

MIRON POÈTE MALGRÉ LUI
Par Mario Pelletier
Écrits du Canada français, vol. 69, 1990.

À bout portant - correspondance de Gaston Miron à Claude Haeffely, 1954-1965, Leméac, 1989.

« Miron le magnifique », dit-on. Eh bien, il faut voir ! Il faut voir cette litanie de misères, qui s'égrène au fil des lettres que le poète a adressées à Claude Haeffely, de 1954 à 1965, et que Leméac a eu l'heureuse idée de publier l'automne dernier. La faim, les dettes, l'échec amoureux, la solitude, la maladie, l'amertume, la désespérance quotidienne, dans un pays double, équivoque, incertain...

Magnifique, Miron l'est et l'a toujours été sans doute, par le côté flamboyant de son verbe, de sa nature. Mais ici, dans ces lettres qui remontent à une trentaine d'années, c'est de toutes ses vicissitudes surtout qu'il flamboie, tison ardent dans la cendre des « petites semaines pleines de poches de néant ».

La faim, d'abord. Il s'en plaint dès le début de sa correspondance avec Haeffely, à l'automne 1954:

«...du 15 novembre au 30, quinze jours de famine. Comme l'homme est réductible. Oui mon vieux, je n'avais qu'une seule idée en tête, me trouver quelque 50 cents pour pouvoir manger durant la journée. Et ça va continuer tout décembre. (...) Cela me dégoûte à jamais de toute activité de l'esprit. Il serait si simple de devenir pierre. Mur. »

A cette époque, Miron vit de petits métiers et consacre beaucoup de temps aux Éditions de l'Hexagone, qu'il vient de fonder en 1953 avec Louis Portugais, Gilles Carle, Jean-Claude Rinfret, Mathilde Ganzini et Olivier Marchand (coauteur avec lui du recueil *Deux sangs*, paru aussi en 1953).

Il vit à ce moment-là une première mésaventure d'amour. Son inspiration poétique qui était d'essence amoureuse, selon lui, s'est tarie, il n'écrit plus. Même s'il continue de s'occuper de l'Hexagone et de poésie, il se veut de plus en plus un homme d'action, un militant politique. Il finira par s'insurger contre la « réputation surfaita » de poète qu'on lui fait. Il le criera même en lettres capitales, dans la lettre du 16 avril 1958:

« JE DIS QUE LA POÉSIE CHEZ MOI EST UNE IMPOSTURE. »

Après un autre échec sentimental en 1957, il tombe sérieusement malade et doit prendre plusieurs mois de repos à Sainte-Agathe. Il songe à tout abandonner, à quitter Montréal, à revenir aux travaux de la terre ou de la forêt comme ses aïeux. Il ne veut plus rien entendre de la littérature. Puis il part pour Paris à la fin d'août 1959; il y restera une vingtaine de mois. On sait qu'il a eu là-bas plusieurs contacts avec des artistes et des intellectuels québécois et français, mais ses lettres n'en portent guère témoignage. Dans la capitale française, il dit qu'il sort peu parce qu'il n'a pas le sou, et après quelque temps, il finit par en avoir assez de marcher dans les rues. En juin 1960, au moment où le Québec amorce le grand virage de la Révolution tranquille, Miron, toujours sur les bords de la Seine, songe au suicide. Au début de 1961 il revient au Québec, pour connaître une autre

rupture amoureuse. Il se lance à corps perdu dans le travail et le militantisme politique. Ses grands cycles poétiques (La Marche à l'amour, La Vie agonique, L'Amour et le militant) commencent à paraître dans diverses publications. Voilà, en gros, l'itinéraire que couvrent ces lettres à Haefffely, qui s'arrêtent au moment où ce dernier vient s'établir définitivement au Québec (où il prendra charge notamment de la revue Culture vivante).

C'est justement l'année suivante, en 1966, que Jacques Brault accolera à Miron l'épithète de « magnifique », après une période dont la traversée a été rude, comme en témoignent les lettres. On est souvent touché, ému par l'âpre sincérité de l'aveu, le regard sans compromission que Miron porte sur sa pauvre humanité, sa misérable incarnation, ses inconstances et ses contradictions... face aux espoirs immenses qu'on place en lui et dont il s'estime sans cesse indigne. Car la haute idée qu'il a de la poésie, et de la littérature en général, s'accorde mal avec la faible estime qu'il a de lui-même. Et c'est peut-être la raison pour laquelle il a été souvent davantage le propagandiste d'autres œuvres que la sienne. Avec sa force d'entraînement, sa pétulance, sa verve, il a été et continue d'être le haut-parleur de la poésie québécoise.

D'autant loin que remontent ces lettres, il s'est toujours voulu militant, homme d'action, tribun populaire, héraut de la cause ouvrière et nationale; il préfère d'emblée la place publique, le forum, les débats dans la rue au silence et au recueillement des chambres où on écrit. Il ressemble à Maïakovski comme un frère : grande gueule au cœur sensible comme lui, il aurait pu être le chantre fraternel d'une révolution dévoyée, et s'enlever la vie par désespoir d'amour. Et tandis que le poète russe porte son cœur « comme un chien/ qui traîne vers sa niche/ sa patte écrasée par un train », Miron, lui, « marche avec un cœur de patte saignante » :

je marche à toi
je titube à toi
je meurs de toi jusqu'à la complète anémie
lentement je m'affale tout au long de ma hampe
je marche à toi, je titube à toi, je bois
à la gourde vide du sens de la vie
à ces pas semés dans les rues sans nord ni sud
à ces taloches de vent sans queue et sans tête
je n'ai plus de visage pour l'amour
je n'ai plus de visage pour rien de rien

(La Marche à l'amour)

Car ce grand gueulard de Miron est un profond sentimental, un écorché vif; et il n'arrête pas de s'égratigner, de se déchirer aux rudes calvaires de l'impossible amour.

Miron l'écorché vif ou plutôt saint Miron, car s'il y a une sainteté de la poésie, la marche dans le désert du cœur, seul avec sa gueulante intérieure, Miron a gagné son ciel de poète malgré lui, envers et contre tous ceux qui le statufient vivant et qu'il dénonçait déjà dans les lettres à Haefffely.

À une autre époque, il aurait pu très bien être Mgr Félix-Antoine Savard ou le curé Labelle; il a le tempérament, la carrure du défricheur, du colonisateur, et il l'a prouvé en faisant oeuvre de pionnier dans l'institution littéraire de ce pays.

Miron est de la race des Rutebeuf, des Villon, des Verlaine (le côté « mauvais garçon » mis à part), de tous ces crève-la-faim de l'âme qui n'ont cessé de s'empêtrer dans les contradictions et de défoncer leurs savates sur les mauvais pavés de la vie ... tous ceux pour qui la poésie est une expression vitale plutôt qu'un exercice en vanité, qu'une boursouflure de l'égo, qu'une jonglerie narcissique avec des mots.

Fils des forêts du Nord, Miron avance dans l'écriture comme on marche dans les bois, trébuchant sur des souches, des arbres renversés, s'emmêlant dans les racines et les arbustes, écartant les feuilles et les branches, pour déboucher soudain sur de lumineuses clairières ou des coins de ciel soudains entrevus et qui nous frappent d'une fulgurance (brève et ramassée comme un coup de poing) qui reste longtemps en tête et au cœur.

Ces lettres à Haeffely constituent un document quasi-archéologique sur l'homme d'avant la Révolution tranquille, le chaînon manquant de *l'homo quebecensis* émergeant des limbes de l'Histoire. C'est le crépuscule d'une époque glaciaire du Canada français, ces années cinquante où tout bougeait dans les profondeurs des consciences, où l'intelligentsia québécoise était unanimement dressée contre Duplessis; l'époque où Miron et Trudeau aurait pu giguer côte à côte à une soirée CCF à Outremont; l'époque où Anne Hébert sortait des Tombeaux des rois, qui étaient ceux de tout un peuple frileux, enterré vivant par ses prêtres, mais conservé aussi par eux dans le formol de la grâce, un peuple vendu à des empires successifs pour trente deniers de pouvoir dérisoire que se partageaient des notables rondouillards et magouillards.

Elles constituent un document de la petite histoire littéraire, ces lettres qui parlent des débuts de l'Hexagone, de ces nouvelles voix qui montaient, ces jeunes poètes qui s'appelaient Jean-Guy Pilon, Paul-Marie Lapointe, Fernand Ouellette, Pierre Trottier, Yves Préfontaine, Roland Giguère... Toute cette génération qui inventait une nouvelle parole québécoise et dont Miron disait, en 1957 :

« L'effort inouï, inimaginable, que nous avons dû fournir, pour nous mettre au monde. Cela nous a tout pompé, jusqu'à notre ombre. (...) Nous devons chercher nos mots à quatre pattes dans le trou-vide. »

N'eût été de son arrimage tellurique, cette solidité terrienne, paysanne, qu'il possède indéniablement, Miron aurait sûrement fini aussi misérablement - aussi défait psychiquement - que Nelligan ou Saint-Denys Garneau, ou encore Hubert Aquin. N'eût été de cette santé, bien sûr, mais encore là on a vu qu'elle avait été drôlement ébranlée à la fin des années cinquante. C'est à se demander si la libération de l'imaginaire collectif consécutive à la Révolution tranquille n'a pas « sauvé » Miron, comme d'ailleurs plusieurs autres poètes et artistes de sa génération. Oui, fort probablement, cette révolution les a sauvés en les propulsant. Comme nous tous, d'ailleurs.